

Charles N’Kouanga

# Valse sur destins brisés





## **Avertissement**

La trame de ce roman ainsi que les différents personnages, y compris les noms de certaines localités, sont simplement fictifs.

Toute ressemblance avec des personnes ou des localités existant réellement serait simplement fortuite.



À *Astrid Isabelle*,  
Pour ta compréhension et ta patience

EXTRAIT



## I

Il est trois heures de l'après-midi, en ce mois festif de décembre. Les fêtes en commémoration de la Nativité et de la Saint-Sylvestre arrivent à grands pas. Les foyers s'y préparent fiévreusement ; chacun selon ses moyens. Cependant, au firmament, l'astre de flammes, épuisé, est haut perché, au zénith de sa course. Le soleil brille de tous ses éclats. Le ciel est bleu, d'un bleu si intense qu'il présage une après-midi mouvementée. La chaleur, malgré l'heure assez avancée, est encore très accablante : il doit faire autour de 34 °C à l'ombre. Une torpeur endémique semble accaparer la vigueur de tous les habitants. À Mavoula, on a l'impression que toute vie s'arrête entre midi et le milieu de journée. La population, dont le pragmatisme laborieux n'est ni ostensible ni légendaire, est encore assommée par la canicule d'un soleil torride. L'amplitude thermique qui se révèle habituellement très grande, rappellent aux esprits

sceptiques, le degré de dégradation de la couche d'ozone, qui nous protège depuis les hauteurs azurées.

Durant ces instants caniculaires, les magasins, pour se prémunir des récurrents braquages et cambriolages, baissent leurs rideaux de fers et les attachent avec de grosses chaînes cadenassées. C'est l'heure de la sieste, à laquelle tout le monde voue un culte particulier. Du fait de cet engourdissement collectif, même les voyous, et autres délinquants du même acabit, cette racaille des banlieues dont l'activisme attise souvent de réelles hantises, suivent cette tradition de la trêve édictée par la canicule. La ville est donc très calme, un calme précaire qui s'estompe malheureusement avec l'évanescence de la chaleur. En effet, dès qu'un semblant de fraîcheur se fait sentir, les activités reprennent, jusqu'à l'aube pour certains trafiquants. La nuit tombant de bonne heure, habituellement vers 18 h 30/19 h 00, lorsque le soleil, las d'émettre ses rayons de vie, se retire vers d'autres confins. Durant la nuit, les délinquants profitent de la protection naïve de l'obscurité opaque des tropiques, qui leur offre une opportune complicité, pour rafistoler leurs magouilles

Ce jour-là, au siège de la Direction des services spéciaux du ministère de l'Intérieur et de la Sécurité d'Etat, un groupe de policiers avait été rappelé, en toute hâte, par sa hiérarchie. Rares, sont les missions pour lesquelles, les agents n'ont point été pris au dépourvu. Séance tenante, après un briefing bien

rodé, tout le monde intériorisait les instructions et se mettait à l'ouvrage. Ces mobilisations impromptues, sciemment projetées aux moments les plus improbables, supposaient habituellement des actions de terrain peu ordinaires. En général, le déploiement sur site de cette unité spéciale se fait sous code, afin que les manœuvres ne soient point torpillées par d'inopportunes collusions du fait d'indiscrétions. Tous les policiers de cette équipe de recherches spécialisées sont des hommes de terrain, dont l'expérience n'a point d'égal dans la police du Kakongo. Ils agissent singulièrement en civils, mais pour certaines missions, ils troquent leurs costumes-cravates, contre des combinaisons de police spécifiques. Par souci de discrétion et pour s'exonérer de plausibles représailles de la part de certains malfrats ou des mafieux qu'ils traquent, ces commandos d'élite, chargés de missions spéciales, déroulent leurs manœuvres, complètement cagoulés. D'où leur appellation évocatrice de « Ninjas ».

Cette nuit-là, ces hommes aguerris aux missions périlleuses, s'apprêtaient à s'embarquer pour une tâche particulière, une patrouille routinière de nuit peut-être. La mission devait certainement être plus délicate, tant le briefing du chef de groupe avait été sans équivoque. Il avait martelé ses ordres, comme à son habitude, avec une telle hargne qu'aucun échec n'était permis. L'éventualité même d'un revers ne pouvait ni ne devait effleurer leurs esprits. Ils

existaient pour ne jamais faillir. Tel était le credo immuable auquel, ils vouaient un réel culte. Ils avaient en permanence une obligation de résultats.

– Vous devez nous ramener cet homme, mort ou vif, avait ordonné le commandant du groupe. Les instructions de l’Autorité Soleil sont claires. Vu ?

– Vu ! répondirent les policiers, postés devant leurs engins, dont les moteurs, au ralenti, vrombissaient silencieusement.

– Tous les moyens, tous les renseignements et divers autres éléments vous ont été donnés pour réussir votre mission. Le commandement a fait son travail. A vous maintenant de jouer votre partition.

Il fantasmait intérieurement à propos des renseignements que l’agence nationale lui avait fait parvenir, aussitôt que l’avis de recherche avait été lancé.

– À vos ordres ! L’approbation inconditionnelle des agents fusa en écho.

Les hommes constituant cette unité spéciale, repus de missions périlleuses, possédaient une longue carrière de filatures et d’actions spéciales. Leurs missions englobaient un vaste éventail d’activités et de domaines. Elles s’intéressaient tout aussi bien à la contre-intelligence, qu’aux interventions armées contre certains milieux mafieux ou délictueux. Tous ces hommes de terrain avaient été formés en Israël, dans un kibboutz à la frontière libanaise, aux confins

du fleuve Litani jouxtant le territoire du Hezbollah. Ils avaient bénéficié subsidiairement d'un stage d'application en République démocratique allemande, sous les auspices de la *Hauptverwaltung Aufklärung* (HVA), l'agence de renseignements est-allemande. C'étaient des hommes habitués à manœuvrer dans des conditions difficiles, risquées et fortuites. En raison de la particularité de leurs missions, l'amiral-président - Autorité Soleil, selon sa dénomination opérationnelle - décidait personnellement de leurs emplois. Même le ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique, autrement dit Autorité Lune, ne pouvait les mobiliser sans l'accord formel de l'amiral-président.

Tout au long de leurs diverses et multiples interventions, les jours se succédaient, sans jamais se ressembler. Ils étaient parfois très calmes, mais pouvaient être extrêmement violents, comme dans les mauvais films d'Hollywood, qui font l'apologie de la brutalité sans entraves et sans scrupule. La permanence de la violence les obligeait à intervenir sans trêve, dans une sorte de pérennité opérationnelle. Ainsi agissaient-ils, de jour comme de nuit, dans les conditions les plus diverses, quel que soit le quartier ou l'environnement. Le Kakongo vivait sous le joug d'une telle violence, qu'il caracolait au box-office des pays les plus dangereux du monde.

Dans certains quartiers de Mavoula, il fallait toujours se méfier du tir isolé d'un sniper, ou d'une

balle perdue lors d'une de ces batailles intempestives des gangs ; ces écuries du crime crapuleux foisonnaient dans les quartiers excentrés de la ville, sur le terreau de la paupérisation et de la faillite régaliennne. À Mboula-Ntangou et Ngaliemé, deux arrondissements périphériques de Mavoula, on pouvait se faire tirer dessus, à tout bout de champ, visé personnellement ou victime collatérale. Ici, rien n'était simple. Beaucoup de gens étaient armés, d'autant plus que la milice populaire, de grande envergure, recrutait dans toutes les sphères sociales, qu'elles soient juvéniles, ouvrières ou syndicales. Ainsi les armes circulaient-elles dans certains corridors que n'appréhendaient toujours pas les services spéciaux de la répression du crime et du contrôle des armes. Tout le monde y était armé, et la vie n'avait pas la même signification ni autant de valeur qu'outre-mer. C'était l'expression d'une sorte de mélange, plutôt subtil, entre le fatalisme africain qui ne voit dans la vie qu'un passage, et la violence endémique qui se déployait depuis Léopolis, au Nimakakongo voisin. Là-bas, l'État s'était volontairement délesté de certaines obligations, considérées comme accessoires, afin de ne pas assumer ses charges régaliennes, dont il s'était exonéré sans façon. Au Kakongo par contre, l'aspect sécuritaire de l'appareil d'État demeurait le fondement du pouvoir régalien, pour lequel tous les moyens étaient mobilisables. La sécurité de l'État, au-

delà de toute autre considération, constituait le noyau dur et la finalité de la politique sécuritaire nationale. C'est donc avec une ferme assurance que le chef de groupe des Ninjas avait briefé sa troupe, sur la disponibilité des moyens requis pour la mission.

Lorsque, dans une discrétion presque intime, les trois voitures banalisées de la police, dotées d'immatriculations de circonstance, franchirent le seuil du vaste portail métallique de leur siège, la nuit était déjà tombée depuis belle lurette. Quelle heure pouvait-il être ? Vingt heures ou vingt une heures, peut-être. Toutefois, les lucioles, prolifiques en cette saison, illuminaient leurs sillages de leur évanescence lumière. Elles scintillaient dans le noir, comme de minuscules lampadaires mobiles. Les artères du centre-ville, à cette heure vespérale, étaient particulièrement bondées. Comme tous les jours, particulièrement les week-ends avec des pics le samedi soir, la circulation était relativement dense. Divers types d'engins se côtoyaient sur le macadam. Aux côtés des grosses cylindrées de grandes marques - notamment des Japonaises, des Allemandes ou des Américaines -, qui abondaient sur les avenues, cahotaient des voitures particulières sans noms, des guimbardes montées à partir de pièces de récupération de divers véhicules, ainsi que des utilitaires poussifs et hautement polluants. Les vélomoteurs, et autres engins à deux roues, se faufilaient dangereusement entre les voitures

empressées, slalomant comme des skieurs alpins. Les grosses cylindrées, ces 4X4 aux vitres teintées, étant généralement le fruit de la magouille ou du siphonnage de la manne pétrolière qui coulait à flots, paradaient orgueilleusement sur le pavé. L'opulence ostentatoire, dont se paraient certains parvenus, contrastait immoralement et bien plus cyniquement, avec la misère, qui tenait sous le joug la majeure partie de la population.

Les trois voitures de police, avec leurs puissants faisceaux lumineux, se suivaient à une certaine distance. Un gyrophare amovible, posé sur le tableau de bord, pouvait à tout instant être déployé sur l'habitacle, pour manifester la puissance publique et insinuer une priorité de passage dans les embouteillages. La nuit était déjà totale. L'opacité de l'obscurité avait tout recouvert avec son voile de misaine. Si les avenues principales étaient éclairées par des lampadaires qui diffusaient une saine lumière, il n'en était point ainsi pour les ruelles et axes secondaires, dont la pénombre exprimait une angoissante prédominance. Au regard de l'envergure de la criminalité, il ne faisait pas bon se promener seul, dans ces artères, souvent désertes, la nuit tombée. Il fallait particulièrement éviter Mboula-Ntangou et Ngaliemé qui abritaient les repaires de certaines coteries du vice et où pullulaient toutes sortes de malfrats. Ces lieux étaient encore moins recommandables pour les femmes. La misogynie y

prévalait dangereusement, avec un culte particulier pour la discrimination du genre et s'emboîtait dans les chenaux des considérations traditionnelles, qui la légitimaient. Ici, la possibilité de se faire agresser était exponentiellement très élevée.

Nombreuses, étaient les femmes, dont les corps sans vie avaient été retrouvés, abandonnés dans des détritrus, après avoir été impitoyablement violées. Un sadisme particulier et atypique accompagnait ces crimes sexuels dont la prévalence croissante agrémentait le quotidien des populations. Cela, n'émouvait pas outre mesure les concitoyens, qui se contentaient, tels des nécrologues informels, de dresser intérieurement le bilan de tant de vies perdues. D'ailleurs, leurs évocations, plutôt marginales, ne s'inscrivaient que dans les registres des faits divers. Le viol avait été banalisé, au point de ne constituer qu'un événement ordinaire, malgré les mesures conservatoires d'une répression qui avait été prévue et édictée par le code pénal. Généralement, la police, sans s'enquérir de leurs auteurs, se contentait d'aller constater simplement cette découverte banale de cadavre, et classait le dossier sans suite. Aucune prescription particulière ne contraignait les responsables d'application de la loi à une quelconque obligation d'enquête. D'ailleurs, une sorte de hiatus latent semblait saborder la collaboration entre les officiers de la police judiciaire et les magistrats qui, seuls, disposaient de l'opportunité des poursuites.

Tous, comme dans une partie de ping-pong, se renvoyaient la responsabilité du laxisme qui caractérisait cette collaboration de subordination, et parfois d'interdépendance, dans le système judiciaire.

Au Kakongo, la violence coulait encore des jours heureux, tant la multiplicité des actes crapuleux reflétait le maelstrom dans lequel s'amoncelaient les écuries des criminels et des délinquants agissant en électrons libres. L'enfer y avait certainement placé des avant-postes. C'était une principauté dédiée à Lucifer, une géhenne en miniature. La plus grande appréhension qui hantait particulièrement les Européens résidant à Mavoula, c'était le peu de valeur accordée à la vie, dans cette société en croissante déliquescence. On pouvait vous poignarder pour vous racketter un collier, ou un pendentif sans valeur, accroché à votre cou ; on vous tirait une balle dans la tête pour vos souliers ; au hasard d'une imprudence, un coup de couteau vous était planté dans le plexus. Ainsi, dans ce pandémonium, où la loi du talion et celle de la jungle prévalaient sans préséance, il fallait se méfier de tout. La prudence était une norme vitale sur laquelle il ne fallait point lésiner. Pour un rien, en peu de temps, une vie pouvait être ôtée sans que cela n'émût quiconque. Faute de perspectives viables, la jeunesse, souvent déscolarisée, s'adonnait à la consommation de drogues et autres stupéfiants.

Le chômage qui y écumait, imprimait ses normes et ses stigmates qui se déployaient par-delà les

espérances des milieux universitaires. Certains élèves et étudiants, au vu de l'horizon vicié de leurs perspectives d'avenir, préféraient s'exonérer préventivement du truisme de la voie de garage que constituait la scolarité, en s'initiant préférablement aux petits métiers. Mieux valait-il se prendre en charge très tôt, que d'être surpris, quinze années plus tard, par les chicanes d'espoirs déçus, de diplômes et de qualifications inutiles. La vieille époque où le Kakongo se targuait d'une scolarisation juvénile, dont les ratios flirtaient avec un pourcentage à trois chiffres, était déjà reléguée aux calendes grecques. Les slogans et les propagandes d'une politique d'alphabétisation volontariste ne suffisaient plus à occulter la réalité qui affichait son inéluctable prépondérance. Ce malstrom d'ignorance et d'oisiveté juvéniles, de paupérisation parentale, de repli identitaire et de passions communautaires - exacerbées par les pratiques politiques qui les avaient érigées en moyens de gouvernance -, induisait inéluctablement l'émergence de cette foire aux violences. Celles-ci, sous ses formes multiples, écumaient tout le sillage social national.

Le Kakongo n'était certes pas un pays sevrant une période post-conflit, comme son voisin du Nimakakongo. Cependant, la violence, qui s'était incrustée dans les mentalités, avait atteint des proportions telles qu'elle suscitait diverses études. Les médecins militaires, certains psychologues et

sociologues assimilait ces comportements aux pathologies consécutives aux affres de la guerre. Cette pétaudière du crime crapuleux se claustrait dans des squats glauques et des gourbis sordides, où se retiraient généralement les malfrats après la commission de leurs forfaitures.

\*

\* \*

Klaus et Magalie, pour une deuxième nuitée consécutive, avaient préféré aller chercher refuge ailleurs, loin du confort du *Nabemba Palace*, où un mauvais présage s'était embusqué, aux aguets. Klaus, de nationalité allemande, et Magalie, sa compagne autochtone, hantés par une curieuse appréhension, enduraient depuis deux jours, une vie de cavale et d'errance. Ils n'avaient plus que leurs souvenirs pour meubler une existence de rats. De terrier en terrier, ils redoutaient d'être débusqués de leur repaire par quelques prédateurs. Des profondeurs de leur retraite, leurs ébats torrides, au cours desquels Magalie affichait des performances frénétiques hors pair, n'étaient plus que des souvenirs évanescents. Lorsque Klaus se remémorait les différentes épreuves de ces olympiades sexuelles, un sourire illuminait son visage. Pourtant, la vivacité de ses souvenirs n'arrivait pas à occulter l'amère réalité qui, depuis lors, torturait son existence et empoisonnait sa vie. Klaus ne s'était pas

encore remis de l'esclandre de la chambre 322. Son esprit était demeuré obnubilé par la présence inhospitalière de ces barbouzes, dont les manies et les gesticulations dévoilaient nettement qu'ils étaient à ses trousses. Klaus aurait bien aimé s'extirper de cet engrenage qui allait certainement le broyer, comme Samba dia Massamba, le syndicaliste, dont le corps décapité avait été retrouvé, encastré dans la ferraille de sa voiture, réduite en épave.

Bien des raisons motivaient cette subite appréhension. Un faisceau d'indices crédibles et de présomptions avérées concourait à l'établissement d'une logique très structurée. En sus de la mort suspecte du syndicaliste, le coup de fil anonyme reçu la veille au soir, ainsi que la présence inhospitalière de ces deux barbouzes à leur hôtel, n'étaient pas non plus des plus rassurants. À cet égard, étant en alerte maximum, il préférerait décupler le niveau de vigilance et renforcer la protection de sa rampe de défense. Il aurait bien voulu en parler à son compatriote, *Herr* Dieter Mühl possédant un restaurant chic au centre-ville de Mavoula, mais s'en dissuada, conscient que les communications étaient certainement déjà mises sur écoute. D'ailleurs, il ne souhaitait nullement l'impliquer dans ses sales histoires et lui faire courir des risques inconsidérés. Qu'à cela ne tienne, il fallait, cependant, qu'il se trouvât un asile discret. Déjà, Magalie avait refusé de lui offrir l'hospitalité, tant la situation prenait une tournure insoupçonnée. Son

domicile, avec cette cour commune où tout le monde voyait tout le monde, ne pouvait aucunement servir de refuge. La présence insolite d'un Européen en ces lieux, surtout en pleine nuit, ferait parler bien des langues et produirait le contraire de l'effet recherché. La toile tentaculaire d'indics, au service de l'agence nationale de renseignements, était si implantée dans les quartiers, même dans les endroits, les plus inattendus, qu'il importait aux deux fugitifs de limiter le risque de rabattage. Klaus et Magalie avaient pleine conscience de ces impondérables qui risquaient bien de les mettre en cause.

Bientôt, Klaus et Magalie débouchèrent sur la petite ruelle jouxtant la station-service de Puma, un des marqueteurs pétroliers œuvrant sur la place de Mavoula. Au détour de cette station, sise dans le quartier de Mboula-Ntangou, Magalie, après avoir changé plusieurs fois de taxis, aperçut l'enseigne lumineuse du *Pacha*. *Le Pacha* était une boîte de nuit qui trônait dans le secteur, sans le moindre concurrent, à part plusieurs bistrots et bars dancing. Le chauffeur, qui les conduisait dans ce taxi poussif, devait certainement se demander, ce qu'un Européen, même bien accompagné, pouvait bien venir faire nuitamment dans ce quartier sordide. Il n'osa leur poser la moindre question. Il se contentait d'admirer l'image de cette exquise créature que le rétroviseur intérieur lui renvoyait, tout en se préoccupant de conduire et de suivre les indications de la dame. C'est